

Géographie de la vallée de la Falémé à l'ère atlantique

La description du cadre géographique est essentielle dans la compréhension globale de la mise en place des fortifications. Sans postuler une primauté du déterminisme environnemental sur les choix culturels, il faut néanmoins admettre que la configuration géographique et écologique peut avoir une influence sur le choix du site, des matériaux et des techniques. La description suivante concerne essentiellement la vallée de la rivière Falémé dans sa partie sénégalaise. Entre l'ère atlantique et la période contemporaine, certains éléments environnementaux n'ont pas beaucoup changé, tandis que d'autres ont fortement évolué. Dans le cas de la vallée de la Falémé, on s'attardera sur les aspects généraux suivants : le relief, le climat et la pluviométrie, la flore, les cultures agricoles et la faune. Le relief de la région a peu, ou presque pas changé, car les processus d'orogénèse sont plus lents en l'absence de phénomènes volcaniques. Le climat et la pluviométrie ont quant à eux subi quelques variations, leurs paramètres de modification étant globaux à l'échelle de la planète. En revanche, la flore et la faune ont subi de grands changements, parce qu'elles ont été directement influencées, soit par le climat, soit par les activités humaines.

4.1. Les sources

Les sources historiques écrites ont fourni l'essentiel des données. Ce sont des descriptions sommaires et des cartes réalisées par les premiers voyageurs européens qui ont pénétré la zone. En ce qui concerne le relief, qui n'a pas beaucoup évolué, on s'est servi de données relativement récentes contenues dans l'*atlas du Sénégal* (2007). Pour ce qui est du climat, de la flore et de la faune, les textes de J.-J. Lamartiny (1884), d'A. Rançon (1894 a & b) et les récents travaux de J. Maley et R. Vernet (2013) ont été très pertinents. En outre, Les *Notes sur les Conditions Ecologiques en Sénégambie aux 17^e et 18^e Siècles* (Becker 1985), contiennent des matériaux utiles pour la compréhension de l'incidence des variations écologiques sur les conditions de vie des populations.

4.2. Le relief

La Falémé prend sa source en Guinée à une altitude de 800 m (Faye 2014 : 3). Cette altitude décroît graduellement au fur et à mesure que l'on descend le cours de la rivière du sud au nord. Dans sa partie sénégalaise, la rive gauche de la Falémé est un plateau haut dans le sud (altitude de 200-500 m) qui s'abaisse progressivement jusqu'à atteindre une altitude de 50 m environ au point de confluence avec le fleuve Sénégal (Ben Yahmed et Ba 2007 : 58-59). Satadougou, qui est le site situé le plus au sud par rapport aux autres sites étudiés, a une altitude de 129 m,

alors que le site de Darra-Lamine, au nord, n'est qu'à 50 m d'altitude. Sur la carte du relief, on remarque la présence d'un plateau dont l'altitude est comprise entre 100 et 200 m ; ce plateau prend naissance au pied du massif du Fouta Djallon, au sud, et remonte jusqu'au nord aux environs de Gabou. Dans sa partie sud, quelques points plus élevés de ce plateau servent de ligne de partage entre le bassin de la Falémé et celui de la Gambie.

Quelques collines sont dispersées çà et là dans ce relief, mais les populations ne semblent pas avoir exploité l'avantage altimétrique qu'offraient ces hauteurs pour y bâtir des structures défensives. Seuls les sites de Samba Yaye, Hamdallaye sont situés sur des promontoires, hauts d'une quinzaine de mètres et surplombant la Falémé. Le site de Koba se trouve également sur un léger promontoire qui surplombe le marigot éponyme. A contrario, certains sites fortifiés sont implantés à proximité ou au pied des collines, à l'instar du site de Som Som dont la position à 400 m de distance d'une chaîne de colline lui sera d'ailleurs préjudiciable face à l'artillerie française (Faidherbe 1889 : 203-205). Il semble que dans la stratégie d'implantation des structures défensives dans cette zone, la quasi-monotonie du paysage a peu ou presque pas influencé le choix des communautés. En outre, l'artillerie et les obusiers étaient encore inconnus dans ces régions ; il n'y avait donc pas de danger à bâtir des fortifications dans les plaines ou même au pied des chaînes de collines. À propos du Soudan Occidental, actuelle République du Mali, Gallieni faisait les mêmes remarques et expliquait le non-usage des sommets pour l'installation des villages et la construction des fortifications par l'aridité et l'absence d'eau particulièrement préjudiciables en zone semi-aride (Gallieni 1883 : 557).

4.3. Le climat et la pluviométrie

Le bassin de la Falémé se situe entre les latitudes 12°11' et 14°27' N et les longitudes 11°12' et 12°15' O (Faye 2014 : 3). En raison de cet étalement en latitude, ce bassin est couvert par trois zones climato-environnementales : la zone soudano-guinéenne au sud, la zone soudanienne dans la Moyenne vallée et la zone sahélo-soudanienne au nord (fig. 4.1). De ce fait, des différences très marquées permettent de contraster ce climat entre l'aval et l'amont de la rivière. Deux grands vents concourent aux variations saisonnières ici : l'alizé continental ou l'harmattan, que Rançon appelle « une bonne brise de Nord-Est » (Rançon 1894 a : 500), et la mousson atlantique qui apporte les pluies et la fièvre.

Les températures les plus basses sont d'environ 25° C au sud et de 18° C au nord. Les températures maximales sont

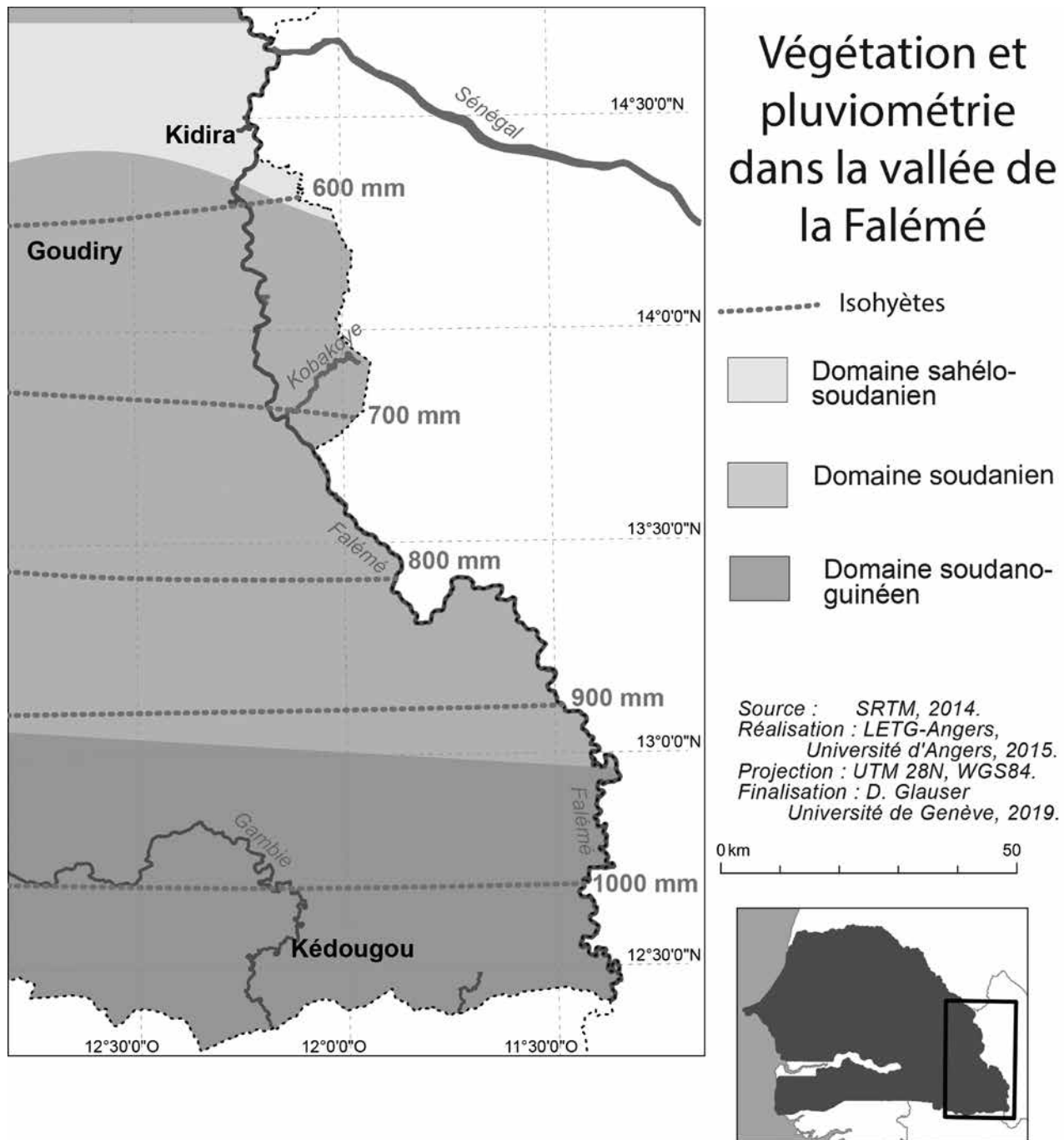


Figure 4.1. Zones bio-géographiques de la vallée de la Falémé.

de 35° C au sud et de 46- 47° C pendant les mois les plus chauds au nord (Lamartiny 1884 : 407 ; Rançon 1894 b : 465 ; Ben Yahmed et Ba 2007 : 69).

La saison des pluies couvre une durée de 6 à 7 mois avec des pics de précipitations durant 3 à 4 mois, de Juillet à Septembre (Ben Yahmed et Ba 2007 : 69). Au sud, les précipitations annuelles sont plus importantes, dépassant souvent 1 000 mm/an, alors qu’au nord, elles n’atteignent pas parfois 600 mm/an (fig. 4.2; Clark 1995 : 202). Le débit de la Falémé, et de tous ses affluents, est fortement influencé par les variations saisonnières ; le contraste est tellement important entre la saison sèche et la saison des

pluies qu’il arrive assez régulièrement que les cours d’eaux sortent de leurs lits. Il en va de même pour le paysage qui change complètement d’une saison à l’autre. À côté de ces variations annuelles, Maley et Vernet ont démontré que depuis le début du 15^{ème} siècle, la zone sahélienne et la zone soudano-guinéenne ont globalement connu des épisodes synchronisés d’aridité et d’humidité (Maley et Vernet 2013 : 22).

Les variations saisonnières ont imposé un rythme de vie dans les activités des populations. Celles qui pratiquaient l’agriculture étaient très actives pendant la saison des pluies, tandis que celles qui s’adonnaient au pastoralisme

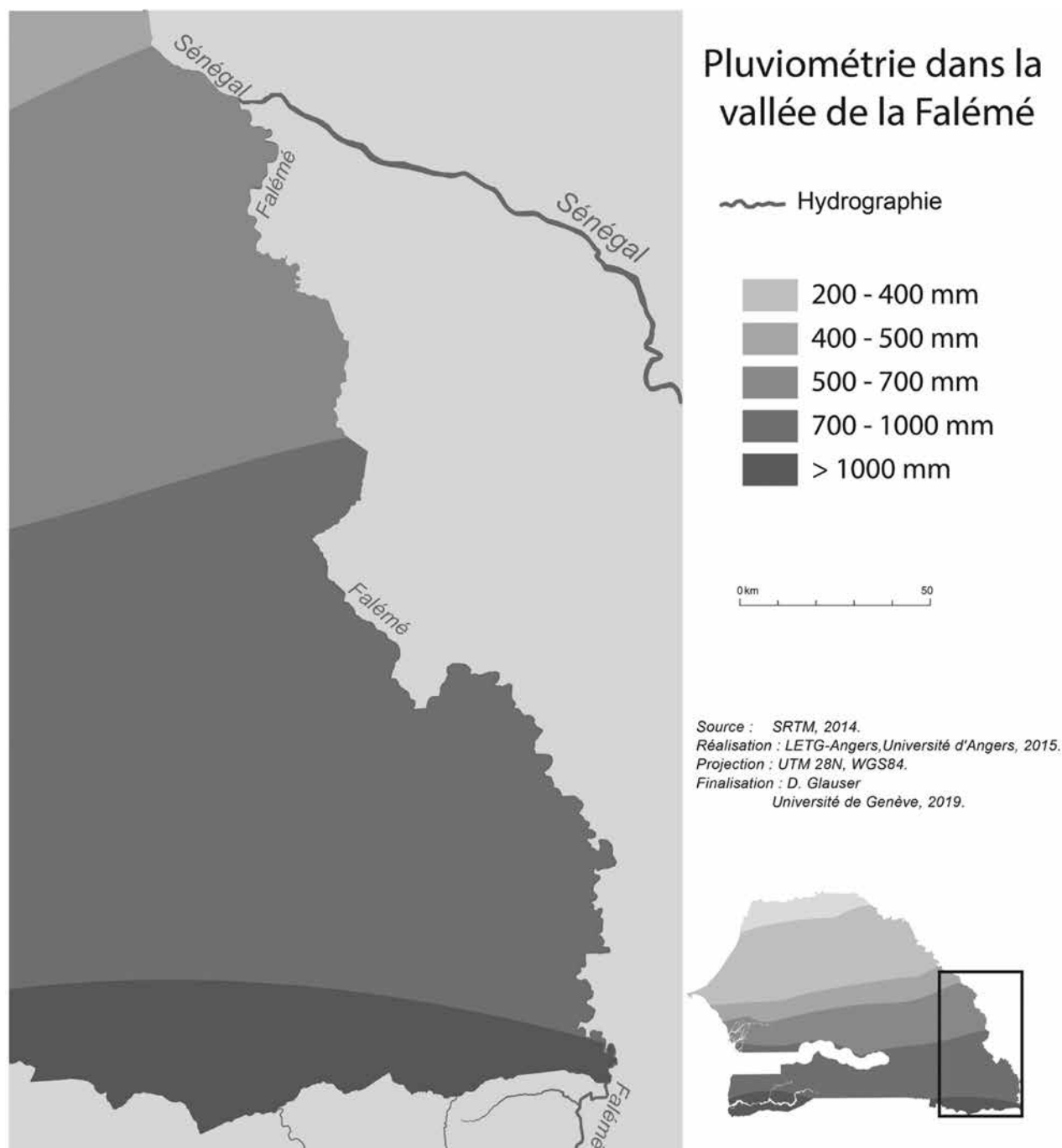


Figure 4.2. Pluviométrie dans la vallée de la Falémé.

nomadisaient entre le nord et le sud en fonction des saisons. Comme Mungo Park a pu l'observer, la saison des pluies causait d'énormes dégâts sur les constructions en banco et il n'était pas rare que ces dernières s'effondrent sous l'action des pluies (Park 1996 : 229). La saison sèche était (et est encore) la période où on construisait et réparait les cases d'habitation, ainsi que les structures défensives (Haselberger 1963 : 186 ; Gallieni 1883 : 553-554).

C'est pendant cette saison que les pistes étaient praticables, permettant la circulation des commerçants colporteurs et des caravanes (Frey 1888 : 234) ; enfin, c'est encore pendant

la saison sèche que les armées se mettaient en campagne et que les razzieurs rôdaient aux environs des villages pour capturer les personnes qui s'attardaient hors du village. Le souvenir des personnes capturées, parce qu'elles étaient isolées, a marqué profondément la mémoire collective des communautés ouest-africaines. Ainsi, de nos jours, on conseille encore aux gens de ne pas traîner aux environs du village quand vient le crépuscule ou aux heures les plus chaudes de la journée (entretien L'Humanité avec I. Thioub 23 juin 2008). Ce mode d'acquisition des captifs engendrait également la nécessité pour les habitants de cerner les villages avec une muraille, permettant ainsi de

les protéger mais aussi de délimiter le périmètre de sécurité intérieure, par opposition à l'extérieur où l'on pouvait être capturé.

Inversement, la saison des pluies fixait les armées dans les villages, les obligeant à l'inactivité du fait des fièvres provoquées par le changement de climat et le retour de l'humidité. En rendant les pistes impraticables, en inondant les plaines et en augmentant le débit des marigots qui devenaient alors infranchissables, la saison des pluies limitait en effet les mouvements des armées et des caravanes (Becker 1985 : 178). Ceci explique le fait que durant la saison des pluies, les voyageurs étaient contraints de stationner dans les villages où la saison les surprenait, et il valait mieux être en territoire ami afin de bénéficier de l'hospitalité. Les *tata* étaient alors très utiles, car durant cette longue halte, les captifs pouvaient y être retenus prisonniers sans crainte qu'ils ne s'échappent.

4.4. La flore

Deux facteurs sont responsables des différences observables sur la végétation le long de la Falémé : les variations climatiques (entre l'amont, plus humide et l'aval, plus sec) et l'exploitation des ressources floristiques par les communautés humaines. De façon générale, la plupart des espèces sont communes, appartenant toutes au domaine climatique soudanien. Mais des différences sont visibles en termes de densité, certaines espèces étant plus sensibles aux taux d'humidité que d'autres. Visitant Saraya (région du sud), Rançon note l'abondante présence des karités (*Vitellaria paradoxa* encore appelé *Butyrospermum parkii*), les lianes à caoutchouc ou Sabas (*Saba senegalensis*), l'olacinée *Ximenia* appelé *Séno* par les Malinké et plusieurs variétés de *Ficus*, dont certains atteignaient des proportions gigantesques comme le *Banyan* ou *Ficus religiosa* (Rançon 1894 b : 510). Les bambouseraies d'*Oxytenanthera abyssinica* étaient nombreuses au sud, même si Rançon s'inquiétait de leur survie. En effet, lors de son passage, une maladie, appelée *Diambarala* en Malinké, frappait ces végétaux (Rançon 1894 : 404). Inversement, il existait de véritables forêts de baobab (*Adansonia digitata*) au nord. Le nord était surtout le domaine de différentes variétés d'acacias ; on y trouvait aussi les caïllédrats (*Khaya senegalensis*), le *nééré* (*Parkia biglobosa*), le *vène* (*Pterocarpus erinaceus*), le tamarinier (*Tamarindus indica*), le *n'taba* (*Sterculia cordifolia*) et le fromager ou *Bombax ceiba* (Rançon 1894 b : 458-460).

Au-delà de son exploitation pour des besoins alimentaires, cette végétation jouait un rôle important aussi bien dans la protection des communautés que pour la construction de l'habitat. Ainsi, lorsque Rançon visita Medina-Dantila, il dit : « c'est la résidence du chef le plus influent du Dentilia. Il s'élève sur un petit monticule peu élevé au-dessus d'une immense plaine bien cultivée et qu'entourent de toutes parts des collines d'une hauteur d'environ trente ou quarante mètres et qui de loin nous ont parues exclusivement boisées » (Rançon 1894 a : 506). En effet, les forêts rendaient difficiles les déplacements en masse

de troupes armées. Elles fournissaient les matériaux nécessaires à la construction des haies dans les villages et surtout des fortifications végétales appelées *sanié*. En 1886, face aux troupes de Mamadou Lamine, les villages de Sini et Sénoudébou ne durent leur salut qu'au *sanié* que les villageois avaient construit (Rançon 1894 a : 37). D'autres usages de ces plantes ont perduré à travers le temps et sont mis en évidence, notamment dans l'architecture vernaculaire contemporaine (Pelmoine 2020). Certaines espèces telles que le baobab et le tamarinier sont d'excellents marqueurs d'agrosystème et d'habitat ; de nos jours, ils indiquent souvent la présence d'anciens sites d'occupation (Diop 2005 : 337). Ceci s'explique par le fait qu'à l'ère atlantique, chaque village avait son « bentang », qui est une place publique située au centre du village et au milieu de laquelle un grand arbre (tamarinier, fromager ou baobab) procurait de l'ombre. Le *bentang* était très important, car les villageois s'y rassemblaient pour discuter, les personnes âgées s'y reposaient et les étrangers s'y arrêtaient pour demander l'hospitalité. Afin d'empêcher la reconstruction d'un village après une attaque militaire, on brûlait l'arbre du *bentang* et on comblait les puits (Park 1996 : 200).

4.5. Les cultures agricoles

À la saison des pluies, diverses plantes étaient cultivées, avec une préférence pour le riz (*Oryza glaberrima*) pour les populations du sud, du mil (*Pennisetum glaucum*) ou du sorgho (*Sorghum vulgare*) pour celles du nord. La courge, l'oseille, l'oignon, le tabac et, plus tard, l'arachide complétaient la panoplie des plantes cultivées (Rançon 1894 a : 460). Et contrairement au fleuve Sénégal où les berges (*waalo* en peul) permettent les cultures de décrue, les berges de la Falémé sont en général abruptes et peu aptes à ce genre de cultures. Dès lors, rechercher les espaces plus propices à l'agriculture était aussi un souci constant pour les communautés des abords de la Falémé (Gokee & Thiaw 2020).

Il est important de parler de ces cultures car, en bien des circonstances, c'est leur abondance ou leur absence (causant disettes et famines) qui était le *casus belli*... Les cultures sont fortement assujetties aux variations climatiques, les sécheresses sévères ou les pluies trop abondantes étant causes de destruction des cultures. Outre le climat, on a également les fréquents envahissements de sauterelles. Dans une de ses études, Charles Becker (1985 : 167-216) présente les conditions écologiques de la Sénégalie aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles en lien avec le commerce atlantique et les crises politiques de la région. Cet article reprend une synthèse précédente qu'avait effectuée Philippe Curtin dans sa thèse de doctorat (1975) et l'augmente à l'aide d'autres documents historiques issus notamment des récits de voyage et des archives des traitants de la Compagnie du Sénégal. De cette compilation, Becker conclut que : « les thèmes de la « sécheresse », de la « famine », de la « disette » ou des calamités naturelles » (inondation ou invasion de sauterelles) sont presque toujours liés à ceux de la « guerre, » des « pillages, » du « commerce des